

Crimes nazis : le passage de témoin

Yves Martens

CSCE, redac@asbl-csce.be

La Fondation Auschwitz organise annuellement, durant les vacances de Pâques, un voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau (Pologne) destiné aux enseignants, éducateurs, animateurs culturels, à des étudiants de fin de secondaire et autres personnes intéressées. Le groupe est encadré de survivants des camps. Nous y avons participé en accompagnant des militants de la FGTB Bruxelles qui, depuis 1997, propose à ses délégués ce voyage d'étude qui est l'une des activités de sa campagne « Liberté et tolérance ». Un pèlerinage essentiel à l'heure où les derniers témoins sont au moins septuagénaires...



La porte de l'enfer

2007. 3 avril. Doux printemps. Soleil. Et des couleurs étranges, incongrues. Les images que j'avais d'Auschwitz n'étaient qu'en noir et blanc. Le climat n'est pas seulement plus doux aujourd'hui qu'en 40-45. Les arbres qui arborent certaines rues du camp n'y étaient pas. Et surtout le printemps y mourrait en naissant. Jacques, rescapé de Birkenau, me glisse « *Tu sais, un carré d'herbe, un bout d'écorce, c'était mangé aussitôt* ». La maigre pitance concédée aux déportés, c'était trop déjà. En visite à Auschwitz, en mars

41, Himmler juge les rations trop importantes et ordonne qu'elles soient diminuées. Tout est de trop pour les « Untermenschen », les sous-hommes. La logique implacable des nazis, de l'extrême droite, est là dans toute sa brutalité soi-disant rationnelle. « Arbeit macht Frei » Le travail rend libre, telle est la maxime paternaliste et bien-pensante inscrite au fronton de nombreux camps de concentration. Sous-entendu : si les sous-hommes travaillent pour nous, nous donnons sans contrepartie autre qu'une ration de maximum 1500 calories par jour leur force de travail, ils justifieront leur existence.

Ceux qui ne le peuvent/veulent, les « existences superflues » doivent être éliminées. Disparaître sans laisser de traces comme le formalisera pour les résistants le système *Nacht und Nebel*.

Qui sont les Untermenschen?

Tous ceux qui ne sont pas de la « race pure » bien entendu. Dans sa logique administrative et pseudo rationnelle, la machine nazie va créer des sous-catégories au sein même de celle des sous-hommes et leur attribuer à chacune un signe



La presse collabo a participé à la stigmatisation et à la persécution nazie en ciblant en premier lieu les Juifs

distinctif cousu sur le vêtement :

- triangle rouge pour les « politiques » (communistes, résistants, etc.)
- vert pour les « droit commun »
- rose pour les homosexuels
- violet pour les témoins de Jéhovah
- noir pour les « asociaux »
- et, bien sûr, jaune pour les Juifs.

La catégorie « asociaux » était une vague classification permettant de caser tout qui « manifeste par son comportement qu'il ne veut pas s'intégrer dans la communauté ». Les Tziganes et les Slaves -Polonais et Russes surtout- étaient par exemple repris dans cette catégorie. Les Tziganes, pourtant d'origine aryenne, ont été considérés comme des parasites voués à l'extermination. De pseudo recherches anthropologiques ont voulu démontrer qu'ils appartenaient à un peuple de sang étranger. Quant aux Slaves, ils sont les *Untermenschen* par excellence : peuple d'esclaves dans la tradition germanique où l'on oppose leur barbarie « asiatique » à la *Kultur* allemande, ils sont considérés comme une réserve de bétail. Goebbels écrit ainsi dans son journal que les Russes ne sont pas un peuple mais « un conglomerat d'animaux₂ ». Les Polonais vont payer un tribut particulièrement lourd à cette haine. Les 6 camps d'extermination nazis seront tous établis en Pologne

(dans ses frontières d'avant 1939₃) ce qui permettait aussi, la Pologne étant une « colonie », davantage de discrétion et d'éviter les protestations que l'existence de camps avait pu soulever en Allemagne même. On estime que 150 000 Polonais non juifs et au moins le double de Polonais juifs sont passés par Auschwitz-Birkenau. La répression en Pologne a été en outre particulièrement féroce₄.

Mourir deux fois

Auschwitz. Birkenau. Des chocs répétés. Une litanie d'horreurs. Très vite, on est submergé par le caractère inimaginable de ce à quoi nous sommes confrontés. « *Comment des hommes ont-ils pu faire cela à d'autres hommes?* » Et le temps ne fait rien à l'affaire, il n'a pas pu diminuer la stupéfaction des témoins, ni ceux d'hier ni sans doute ceux d'aujourd'hui. Pourtant, un temps de recul est indispensable. Les rescapés qui se sont exprimés l'ont fait le plus souvent après une période de silence. Comme l'a dit Primo Levi « *On meurt deux fois à Auschwitz, d'abord moralement puis physiquement* ». Tout(e) homme/femme, quels que soient ses opinions politiques, ses actes, son orientation sexuelle, sa religion, c'est une tautologie, est un être humain. Auschwitz a donc été une usine de déshumanisation. A chaque pas, en visitant Auschwitz,

on lit sur les visages « *Comment est-ce possible?* » Pour traiter l'autre de façon inhumaine, il faut lui enlever sa dignité. Ce processus, il commence dans le pays d'origine des futurs déportés, par toute une série de stigmatisations et de désignation de boucs émissaires. Hier, cela se faisait principalement à partir de théories raciales (même si les comportements « déviants » étaient aussi stigmatisés : opposants, homosexuels, etc.) Aujourd'hui on parle plutôt de différences culturelles (on vise la religion ou la culture plutôt que parler de race) et/ou de responsabilité individuelle, comme lorsque l'on fait porter la faute de la pauvreté ou de la précarité à ceux qui en sont victimes. L'Allemagne nazie va préparer l'extermination des sous-hommes en les désignant, en les comptabilisant et en donnant à l'opération une « légitimité » scientifique et juridique₅.

Les stücke

C'est ainsi que les nazis désignaient les prisonniers : des « pièces ». A l'entrée du camp, rien n'appartient plus aux détenus. Les nazis les dépossèdent de tout ce qui fait leur humanité : on leur prend tout. D'abord leurs effets personnels, jusqu'à leurs vêtements. Les déportés étaient autorisés à prendre jusqu'à 50 kg de bagages pour leur « nouvelle vie à l'Est », d'où les casseroles,

les tapis, les outils de travail emportés par bon nombre d'entre eux qui constituent, outre les valises, vêtements, chaussures et cheveux₆, une partie de ces preuves matérielles de la déportation auxquelles est consacré tout un bloc (le n°4) du camp d'Auschwitz. Ces objets entassés dans des vitrines donnent une idée concrète du nombre immense de personnes ayant subi ce sort et nous parlent aussi d'une manière étonnamment quotidienne, émouvante, de ces êtres dont a brisé la vie. Il faudrait coller le nez de tous les négationnistes contre ces vitrines accablantes. Pour le visiteur, il y a un avant et un après bloc 4...

Non content de les dépouiller, on rase ensuite les prisonniers, on leur enlève même leur nom. En tenue de bagnard, désormais, ils sont des numéros. Spécificité d'Auschwitz, ce numéro sera tatoué sur le bras (au début, il était cousu sur le vêtement). Ils seront ainsi plus de 400 000 à être « immatriculés » (dont la moitié environ étaient des Juifs). Les détenus sont mis en quarantaine, afin d'apprendre les règles du camp. La survie quotidienne est jalonnée

d'humiliations qui culminent avec l'appel. Pendant des heures, les nazis font l'appel des prisonniers. Tout est prétexte aux brimades, voire aux exécutions sommaires. Le travail forcé, les privations, les maladies, les expériences « médicales₇ » emportent tour à tour les survivants. Quant ils ne se suicident pas en se jetant sur les fils de fer barbelés électrifiés... Les murs de plusieurs blocs sont couverts de photos anthropométriques des détenus : n° de matricule, lettres désignant nationalité et catégorie du détenu, jour d'arrivée, jour de décès. J'en ai regardé 20 ou 30 d'affilée puis je suis sorti du bloc. Besoin d'air. La nausée. La survie renseignée par ces photos se comptait en quelques jours ou semaines, rarement en mois. Comme l'a dit un responsable du camp, le Lagerführer Karl Fritsch : « (...) *il n'y a qu'une sortie possible, la cheminée du crématoire. Les Juifs ont le droit de vivre 15 jours, les prêtres un mois, les autres trois₈* ».

L'usine de la mort

Tel est le sort de ceux qui ont survécu au voyage d'abord, à la « sélection »

ensuite. A l'arrivée au camp, les déportés sont séparés : femmes et enfants d'un côté, hommes de l'autre. Des « médecins » sélectionnent ensuite ceux qui sont aptes au travail. Les autres sont éliminés. L'extermination est expérimentée à Auschwitz de plusieurs manières jusqu'à adoption du système de gazage au Zyklon B. Parallèlement, la solution finale (l'élimination totale du peuple juif) est décidée en 1941 et mise en œuvre en 1942. Sur base des expériences d'Auschwitz, un second camp est construit à 3 kilomètres du premier : Birkenau (ou Auschwitz II).

Birkenau, 4 avril. Brouillard, froid et désolation. Le camp est en zone marécageuse. Il y fait toujours plus froid, plus humide qu'à Auschwitz. Nous pensions avoir tout vu la veille. Mais ici, l'essai d'Auschwitz est transformé à une échelle industrielle : 4 bâtiments avec chambres à gaz et fours crématoires et 2 chambres à gaz provisoires. Pour « améliorer » le processus d'extermination, un quai est aménagé avec une voie d'embranchement de chemin de fer se terminant entre les chambres à gaz et les fours crématoires. Parfois,



La Mémoire d'Auschwitz, Centre d'Etudes et de Documentation sur l'Univers concentrationnaire, organise un concours annuel de dissertation en hommage à toutes les victimes des camps de concentration et d'extermination nazis. Ce concours est destiné aux deux classes terminales de l'enseignement secondaire supérieur. Il se présente sous la forme d'un thème à commenter par les concourants¹. Un prix par Province est attribué : il consiste en un diplôme délivré par le jury, une somme d'argent et une invitation à participer gratuitement au voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau. Interview de l'une des lauréates (propos recueillis par Gérald Hanotiaux)

Coralie, 20 ans.

Seconde lauréate de la Province de Luxembourg

Le premier jour de visite a été un peu chaotique pour moi. Les visites du four crématoire et d'une chambre à gaz m'ont assommée, ainsi que les films de Lydia Chagoll qui m'ont encore plus enfoncée, surtout le deuxième avec les images des amoncellements de cadavres. Je n'ai pu rester jusqu'au bout. Il y a donc eu trois choses en fait, les émotions dans le camp, dans la chambre à gaz et puis les émotions des films. J'ai pris tellement d'émotions dans la figure que j'étais incapable de réfléchir, incapable d'analyser, incapable de me poser des questions. Le lendemain, quand on est allé visiter Birkenau, bien sûr c'était toujours le malaise et les émotions étaient présentes, mais avec plus de recul. J'ai pu poser des questions, parler avec Jacques, un rescapé, et là j'ai commencé à réfléchir sur le rôle des SS, le rôle des déportés là-dedans, et le rôle des médias. Evidemment à cette époque c'était très difficile, mais j'ai réfléchi sur les médias aujourd'hui, comment faire pour éviter ce genre de choses.

Une chose qui m'a beaucoup impressionnée, c'est la présence de l'art dans les camps. D'un côté, le niveau cynique et horrible des nazis, qui obligeaient un orchestre de déportés à jouer des airs pour la sortie au pas, une mélodie différente pour chaque bloc. De l'autre côté, la présence de l'art et de la création, spontanément de la part des déportés. Jacques en parlait, il disait qu'il y avait des chants, des poèmes... Cela émanait d'une minorité, mais ils essayaient de rester en éveil, et de créer encore. Il y avait une culture interne à la « société des camps », un langage propre, une création interne, et Jacques parlait même de blagues! Ceux-là essayaient d'encore maintenir l'espoir et la beauté à l'intérieur de cet enfer.

(1) Thème 2006 : « Vous venez de participer à vos premières élections démocratiques – ou serez appelés prochainement à le faire – qui constituent à la fois un droit et un devoir. Que pensez-vous à ce sujet? Est-ce une atteinte à votre liberté? »

l'entièreté du convoi était gazé dès l'arrivée. On estime que c'était en moyenne le sort de 70 à 80 % des passagers des convois (les déportés gazés à l'arrivée n'étaient pas immatriculés mais les passagers avaient souvent été recensés dans les pays de départ). Au total, on estime que les camps d'Auschwitz et Birkenau ont fait entre un million et un million et demi de morts au moins...

K.O. debouts à Auschwitz, nous parlons bien plus en fin de visite à Birkenau. Il nous faut mettre des mots sur nos émotions. Par bribes, nous questionnons les rescapés. Par pudeur, nous effleurons des sujets sans les aborder vraiment. Mais ils nous devancent souvent, ils savent ce que nous allons leur demander.

Etre et demeurer en veille

Si vous ne l'avez pas encore fait, allez à Auschwitz! Il faut faire ce

voyage, mais il faut aussi pouvoir s'en sortir. Les participants au voyage d'étude ont cette possibilité inestimable de surmonter progressivement le choc émotionnel des

deux journées de visite. D'abord en écoutant les experts et témoins. Puis en posant des questions. Enfin en réfléchissant eux-mêmes et en partageant leurs réflexions lors des



Le camp de Birkenau (ou Auschwitz II) : l'industrialisation de la mort

L'ensemble des résultats des recherches des trente dernières années sur les crimes du nazisme et les institutions du 3ème Reich donne un tableau tellement complexe, riche, immense. Question légitime : peut-on traduire pédagogiquement cette connaissance complexe? Ces recherches ne sont pas totalement intégrées dans la formation des enseignants. La Fondation Auschwitz, grâce à ce voyage, aux interventions dans les écoles, aux séminaires d'enseignants, essaie de condenser cette connaissance. Par exemple, en participant à l'élaboration d'un projet d'une école de Huy sur le totalitarisme. La Fondation a assuré la formation des enseignants sur cette question. Ils ont construit eux-mêmes des modules pédagogiques sur les différents niveaux du totalitarisme.

Ce travail est nécessaire parce que la pédagogie a besoin de simplification. Le travail des pédagogues est de réduire la complexité mais on doit d'abord comprendre la complexité pour ne pas faire du simplisme. Interview de l'un de ces enseignants (propos recueillis par Gérald Hanotiaux).

Youssef, la quarantaine.

Enseignant de religion islamique à Anvers, dans le secondaire technique et professionnel.

Je ne suis pas venu pour me convaincre de l'holocauste, cette question est claire pour moi. Que ce soit à Auschwitz, à Treblinka ou ailleurs, ces atrocités ont malheureusement bien eu lieu, j'en suis déjà totalement convaincu car dans mon parcours, aussi bien étudiant que professionnel ou syndical, j'ai rencontré pas mal de gens qui ont vécu la deuxième guerre mondiale. Je suis donc ici principalement pour préparer un dossier pédagogique, pour le mettre au niveau des jeunes et pour pouvoir parler de ce que j'ai vu et ne pas seulement me situer à un niveau théorique. Il est important de voir par quels points introduire le dossier et élaborer les moyens les plus éducatifs pour mes élèves. Le but principal étant bien entendu de les préparer au futur, de les garder vigilants au fait que ce qui s'est passé peut se reproduire, comme c'était déjà une reproduction de choses ayant eu lieu, avec plus de cruauté. En tant que professeur, je dois leur dire que l'être humain est prêt à toutes les cruautés, y compris à s'éliminer lui-même.

Constatez-vous dans vos cours ou chez les jeunes en général, des méconnaissances ou une vision biaisée de l'histoire?

Non, pas particulièrement, mais ce qu'il faut éviter selon moi, c'est d'abord la lassitude, et ensuite la banalité. Les médias ont tendance à commercialiser tout ce qui se passe dans le monde, y compris la deuxième guerre mondiale et à partir d'un moment pour eux c'est banal, normal. Ils lisent dans un journal ou voient à la télé qu'il y a 35 morts quelque part, pour eux c'est 35, le mot « mort », ils ne l'entendent presque pas. Le lendemain ils vont entendre 350 et ça ne leur fera rien, ils ne sont pas touchés parce qu'ils sont dans un cocon. Ce qu'on aimerait, c'est qu'ils mettent des noms et des images sur les nombres qu'ils entendent. Et aussi, qu'ils connaissent les raisons pour lesquelles tout ce qui s'est passé a eu lieu, pour que ces raisons-là soient évacuées de la société dans laquelle on vit. Qu'ils comprennent sur base de quelles supercheries on arrive à mobiliser des êtres humains contre d'autres êtres humains. Plutôt qu'un idéal, montrer quelle idiotie arrive à faire penser qu'il n'y a pas d'autre solution que d'éliminer l'autre avant qu'il ne m'élimine. Les raisons qui ont mobilisé les gens à faire ces horreurs, on les entend malheureusement aujourd'hui dans la bouche de certains politiciens et acteurs de la société. Aujourd'hui, ce n'est pas un secret, on cherche un autre bouc émissaire et, pour le moment, c'est le musulman.

Justement, que pensez-vous du climat politique actuel en Belgique?

Si on ignore l'existence des minorités, on finit par croire qu'on ne fait pas partie soi-même d'une minorité mais d'une majorité. Or d'après moi, en Belgique, tout le monde appartient à une minorité, qu'elle soit juive, musulmane, chrétienne, laïque, socialiste, etc. Tout le monde fait partie d'une minorité ou d'une autre et ce qu'il faut éviter, c'est que les minorités se montent les unes contre les autres, car c'est le principe qui a mené jusque Auschwitz : diviser pour régner. Il faut éviter ça à tout prix, que ces divisions aient des motivations politiques, économiques, sociales ou religieuses. Ces divisions on ne peut les éviter qu'en se connaissant, rassembler par la connaissance mut

deux journées suivantes, alternant séances plénières et ateliers. Une démarche qui nous a surtout amenés à nous poser de nombreuses questions, preuve que ce voyage d'étude n'a fait que baliser un chemin de veilleur qui doit se poursuivre en permanence. Comme le disait René Cassin : « Ce-

lui qui s'endort en démocratie pourrait se réveiller en dictature ». Hier ni aujourd'hui, nous ne pouvons nier notre propre responsabilité. Maxime Steinberg nous met en garde : « *On se doit de faire le voyage de la mémoire à Auschwitz mais on oublie que les convois de la mort partaient de Malines. Chacun est*

responsable. » Pour que le « *Plus jamais ça* » ne soit pas un slogan creux ou une façon de se donner bonne conscience, il faut définir des comportements qui soient de nature à empêcher la reproduction de tels événements. Et notamment entrer en résistance, refuser les processus qui peuvent mener à Auschwitz.

Périlleux parallèles

Le choc d'Auschwitz est tel que, lors des ateliers, enseignants, étudiants, syndicalistes, militants associatifs, nous avons tous une certaine pudeur à évoquer les échos qu'Auschwitz faisait résonner en nous. Et pourtant... Quand on envoie de fausses convocations à des sans-papiers, quel nom autre que rafle donner à ce type de pratique? Que dire quand on enferme des gens qui n'ont rien fait d'autre que chercher un monde meilleur? Quand pour forcer une femme à monter dans un avion, on lui dit que son ou ses enfant(s) y est (sont) déjà? Quand on place des individus dans des cases administratives, qu'on les traite comme des numéros? Qu'on les astreint à des démarches inutiles et humiliantes? Quand on déplace des usines et travailleurs comme de vulgaires pions?

Notre monde n'est heureusement pas Auschwitz. Mais notre monde connaît aussi des pratiques de déshumanisation, de bureaucratie absurde, de négation de l'autonomie, des situations où l'homme est considéré comme superflu. Y réagir, y résister, c'est apprendre d'Auschwitz. C'est lutter pour qu'il n'y ait « plus jamais ça »...

Il reste aujourd'hui de moins en moins de survivants de cette industrie de la mort. Comme le dit Baudouin Ferrant (cf. interview), nous ne pourrons jamais être les « témoins des témoins » sans perte de leur vécu. Mais en faisant ce voyage, en dialoguant avec eux, en essayant de comprendre, en nous laissant secouer au plus profond de nos tripes et de notre conscience, nous tentons de trouver des voies pour demeurer humains, debouts et libres...

(1) Nuit et Brouillard, système créé par une ordonnance du 7 décembre 1941 pour certains résistants transférés sans jugement en Allemagne et destinés à disparaître « sans laisser de traces ».

(2) Bédarida François, Le nazisme et le génocide, Nathan, pp.5, 38, 45-46

(3) Chelmno, Belzec, Sobibor et Treblinka étaient, davantage que des camps, des ter-



« Attention, haute tension. Danger de mort ». La clôture électrifiée sur laquelle se jetaient parfois les prisonniers pour se suicider.

minus ferroviaires où, dès leur arrivée, les déportés étaient immédiatement gazés. Auschwitz-Birkenau et Lubin-Majdanek étaient d'abord camps de concentration puis aussi d'extermination.

(4) Ce qui fit dire au gouverneur Hans Frank : « A Prague (...) on colle de grandes affiches [pour dire] que 7 Tchèques ont été fusillés. (...) si l'on voulait coller des affiches à chaque fois qu'on fusillait 7 Polonais, la Pologne manquerait de forêts pour produire le papier nécessaire à l'impression de ces affiches » (cité dans Auschwitz, Résidence de la mort, p. 8)

(5) Nous ne détaillerons pas davantage ici cette phase de préparation à l'impensable qui, précisément en le pensant, en lui donnant des oripeaux de rationalité, de

fondement scientifique, va dédouaner et conditionner les exécutants.

(6) Quelque 7 tonnes de cheveux ont été retrouvés à la libération du camp en janvier 1945, combien avant cela de tonnes ont-elles été achetées par les entreprises allemandes qui les payaient 0,5 mark le kilo pour en faire par exemple des rouleaux de toile? Les cheveux des personnes gazées étaient également coupés, ce qui a apporté des preuves supplémentaires de l'extermination : on a retrouvé des traces de gaz sur ces cheveux.

(7) C'est à Auschwitz que sévissait, entre autres, le terrible « Docteur » Mengelé.

(8) cité dans Auschwitz, Résidence de la mort, p. 10.

Fondation Auschwitz

Centre d'Etudes et de Documentation

La Fondation travaille sur 3 axes :

- 1) la mémoire : registre de l'émotionnel, du vécu : 2000 heures d'enregistrement. Le travail de mémoire est un travail d'urgence, vu l'âge des derniers rescapés.
- 2) l'histoire : étude scientifique de ce qui s'est passé.
- 3) l'actualisation : quelles leçons pouvons-nous tirer pour tenter d'éclairer le présent?

Contact :
rue des Tanneurs 65
1000 Bruxelles

Tél. : +32 / (0)2 512 79 98
Fax : +32 / (0)2 512 58 84
info.fr@auschwitz.be